

L'École normale supérieure du bonheur

Certaines villes peuvent montrer d'orgueilleuses cathédrales, des remparts médiévaux ou des viscères de martyr. Manosque a sa beauté.

Elle possède évidemment, elle aussi, comme tout le monde, ses portes et ses églises : la Saunerie, le Soubeyran, Notre-Dame, Saint-Sauveur, et même l'admirable petit hôtel de la Grand-Rue dans lequel est installé le presbytère. Les amateurs de détails peuvent facilement se délecter de vieilles portes, de vieilles pierres, de vieilles ferrures ; le quartier des Observantins et celui d'Aubette recèlent encore quelques façades fatiguées où peut se lire l'histoire ; mais le véritable trésor de Manosque est sa beauté.

Beauté difficile à définir, si elle subjugué néanmoins d'un coup. Tout ce qu'on trouve ici, cent villes de Provence le possèdent : lumière et soleil, patine des crépis et des argiles, oliviers gris, cyprès, collines rousses – le catalogue n'a rien d'exceptionnel. Ce qui l'est, c'est l'ordre dans lequel ces éléments sont composés. Je ne connais pas d'endroit où l'architecture tellurique soit plus noble. [...]

Les ruelles étroites gardent leur fraîcheur dans les étés les plus torrides. Y dort aussi l'ombre la plus douce aux yeux. Dirai-je qu'on apprend à se servir de la lenteur, quand tous les désirs des hommes sont orientés vers la vitesse ? Oui : au cœur de ces lourds étés, quand la plus simple goutte de fraîcheur contient toute la bénédiction divine, on apprend à se servir de la lenteur et d'une sorte de paresse musulmane. On apprend à donner de l'importance aux petites joies et surtout à les additionner les unes aux autres. Et s'il fallait donner à la beauté de Manosque une définition qui conclue, un titre qui dise tout, je l'appellerais : « l'École normale supérieure du bonheur ».

Provence.

Qu'on a habité

– 1 rue Torte, on y est né le 30 mars 1895

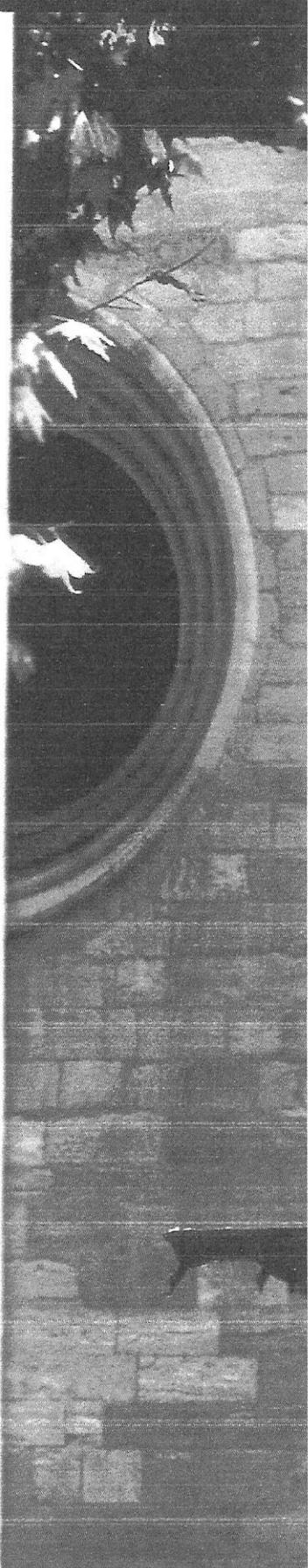
Où, au cœur de ces lourds étés, quand

– 14 rue Grande avec ses parents
la plus simple goutte de fraîcheur

– 8 rue Grande à partir de 1930 avec
sa femme
contient toute la bénédiction divine.

on apprend à se servir de la lenteur et

d'une sorte de paresse musulmane.



J'avais tous les jours sous les yeux le défilé de ceux qu'en moi-même j'appelais les cinq zéros. C'étaient des personnages dont les noms étaient inscrits sur nos Grands Livres, en-tête de crédits qui comportaient cinq zéros. Dès qu'on voyait pointer leur chapeau au-dessus de la vitre dépolie de la porte, il fallait empoigner vivement le bec de canne et les aider à passer le seuil ; les débarrasser de leur parapluie, leur avancer le fauteuil, les fournir en Cote Desfossés, en ciseaux à coupons, papier à écrire, barèmes, et tous les etc. qu'ils ne se faisaient pas faute de réclamer à haute et intelligible voix [...]

Il y avait là la plus belle collection de quadruples mentons en ventre de grenouille et, d'une manière générale, de visages tout à fait amorphes. Ils lisaient avec une attention forcenée d'interminables colonnes de chiffres. Je restais discrètement à côté d'eux, dans mon uniforme bleu à mille boutons, prêt à servir, comme m'y obligeaient les trente francs que je touchais chaque mois à la caisse.

Virgile

LA PLAINE

La ville a un visage : la Plaine.

Un visage là, juste au bord de cette route « Marseille-Le Pape », par Briançon, le Mont-Genèvre, Couni et le Piémont pomponné de peupliers.

Un visage fardé à l'usage des villes avec des cafés à grande glace, des restaurants, des bars

102

MANOSQUE-DES-PLATEAUX

où l'on joue à la boîte et des banderoles annonçant les matches de foot-ball. Il y avait là, à l'entrée de la ville, une belle porte moyen âge. Vous me direz : elle y est encore. Non : il y a bien quelque chose qui y ressemble, mais ce n'est plus elle. La mienne avait comme coiffure une génoise de tuiles grises bien tirée sur les yeux des mâchicoulis ; celle-là arbore des créneaux de pierres neuves, insolites, insolents et faux.

L'école conventine était, comme il se doit, soutenue moralement, pécuniairement et bellement par tout ce qui se promenait en poulx-de-soie dans la ville. La notairesse, la pharmacienne, la commandante en retraite, l'huissière, la propriétaire foncière, la juge de paix, les greffières, les longues enfants de Marie, les joueuses de harpes, tout ce qui était demoiselles en sucre, Delphine, Clara, la troupe des yeux baissés et des mains en mitaines, tout ce qui se corsetait en baleines de parapluie, tout ce qui marchait à la héronnière était du parti du couvent, nourrissait, astiquait, lustrait le couvent comme une bonne bête fournisseuse de gloire et de lèche à langue pleine.

On peut s'étonner que mon révolutionnaire de père ait consenti à me donner à cette école. Au moment de la décision, il avait été question de rien moins que de pain quotidien. Mon père était âgé. Il travaillait seul, s'il travaillait bien, et, seul dans sa haute chambre sombre, dans le fond de la maison, sans boutique, sans devanture, seul avec son métier, il était l'esclave de la ville. La paire de souliers coûtait vingt francs. C'était fait et c'était solide, et, comme il disait, on était sûr de marcher sur du cuir. Mais, à cette époque, pour être sûr de marcher sur du cuir, il fallait être de la « haute ». On lui avait gentiment mis le marché en main.

« Ce bel enfant, avait dit la dame qui était entrée à l'atelier, en se bouchant le nez et qui, là, n'était assise que sur une impondérable partie de la chaise, ce bel enfant si délicat et qui ressemble tant à sa mère ! Vous n'ignorez pas, monsieur Jean, qu'avant de se marier avec vous, Mlle Pauline a fait partie de nos congrégations et, j'ose le dire, avec tant de zèle que nous avons toutes conçu de grands espoirs. Elle s'est mariée, à son aise. Nous n'avons jamais voulu

influencer personne et nous savons que vous êtes bon pour elle malgré votre différence de religion. »

Mon père l'arrêta de la main.

« Il n'y a pas de différence, madame.

— On dit, poursuivit-elle, que vous êtes protestant.

— Je le serais, dit mon père, je l'avouerais sans aucune honte mais je dois dire que je ne le suis pas. Ce qui a pu le faire croire, c'est que je lis la Bible, c'est que j'en parle. En réalité, je ne suis rien, je crois en Dieu et, si je diffère d'idée avec ma femme, c'est seulement sur ce point qu'elle croit que Dieu a créé des succursales et des bureaux sur la terre, avec des bureaucrates et des employés qui délivrent des billets vers lui, et que moi je me suis imaginé qu'il était assez grand pour faire tout de lui-même et que, d'ailleurs, quand on avait besoin de lui, on le trouvait partout. »

La madame bougea la tête et la plume d'autruche de son chapeau fit le guignol avec son ombre sur le mur.

« Nous savons, dit-elle, vous êtes quand même un brave homme et ça n'est pas pour un peu d'extravagance... Pauline nous a dit que vous la laissiez aller à la messe...

— Elle est libre, dit mon père.

— Remarquez, dit la dame, que nous avons été très gentils, nous aussi. A cause de Pauline, on vous a donné le ressemelage du couvent, mon mari vous a commandé ses bottes de chasse et je sais que Mme de... voudrait vous parler au sujet d'un vieillard de l'hospice auquel elle s'intéresse et qui aura bientôt besoin de faire arranger ses souliers.

— Au fond, dit mon père, de quoi s'agit-il ?

— Voilà, dit-elle : vous savez que nous avons à Saint-Charles une école. Vous avez assez de bon sens pour savoir qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre l'éducation et l'instruction que peuvent donner les bonnes sœurs et ce qu'apprennent les institutrices de la laïque, n'est-ce pas ? »

On garde les enfants jusqu'à six heures. Il y a des jardins. La pension est de vingt sous par semaine...

« Pauline est libre », dit mon père.

Suivit un silence où, seule, se mit à craquer la semelle de cuir que mon père cousait.

La dame dit « au revoir » ; j'allai l'éclairer dans l'escalier. Elle descendit chez ma mère.

Mon père avait dit :

« S'il est de ma race, il fera son compte tout seul. Envoie-le, si ça te fait plaisir. »

La maison de l'enfance *Thérèse Grandjean*

À trois : mon père, ma mère et moi, nous avions tout l'espace qu'il nous fallait : une immense maison (au numéro 14, Grand-Rue) de plus de vingt pièces, chacune de quoi faire du cheval ; des plafonds plus hauts que la nuit.

Nous étions libres comme l'air. Ah ! bien entendu, c'était une maison misérable : les planchers roulaient comme pont de navire (mais ils résistèrent gaillardement au tremblement de Terre de 1909 qui fit écrouler comme château de cartes Rognes, Lambesc, Saint-Canat, etc., toutes les localités de la Trévarèse, à cinquante kilomètres de nous). La toiture était percée comme une passoire. Il pleuvait sur mon lit.

La nuit, les grosses pluies s'abattaient dehors. J'attendais le bruit d'une goutte, d'abord, qui allait tomber, où ?

Sur mon nez ou sur le lit de ma mère et de mon père, à l'autre bout de la vaste chambre ? Voilà, ça y était : elle tombait sur ma couverture, le pied de mon lit, le bord de mon oreiller. Mon père appelait ma mère : « Pauline, il me pleut dans la barbe ! (Il avait une grande barbe blanche.) Il se levait ; il venait tirer mon lit ; il couvrait ma tête d'un parapluie ouvert. Il plaçait des récipients, toujours prêts, sur l'endroit où tombaient les gouttes, une cuvette, des boîtes de

conserves vides, parfois même (en cas d'ouragan) le pot de chambre. À mesure que les récipients se remplissaient d'eau, on entendait un extraordinaire tympanon. Je m'endormais comme dans la musique d'un luth.

Nous n'étions pas marxistes ; notre condition humaine était plus dorée que l'or ; malgré tous les économistes nous étions enchantés. Nous avons été heureux comme des rois. J'ai parcouru maintes fois, de la cave au grenier, à travers tout mon royaume : les énormes appartements vides couverts de plâtras où criaient parfois les poutres disloquées (on entendait un gémissement comme humain qui me donnait la chair de poule, me hérissait les cheveux, me clouait immobile de frayeur exquise). Je poussais doucement les portes dégonflées, je regardais les massives draperies des toiles d'araignées lourdes de poussière, ou j'écoutais les bruits. Il y en avait beaucoup, délicieux, pleins d'images (pas le moindre bruit laid). J'ai échappé aux architectes théoriciens (modernes à tout prix), au bruit vulgaire. J'ai pu (misérable) me faire une âme qui m'accompagne encore et m'accompagnera jusqu'à la mort. Quel confortable ! J'ai été mon propre architecte en rêves et en mystères.

Provence perdue.

RUE GRANDE

Une grand'rue qui serpente sud-nord à travers la ville sépare ces deux quartiers. Du côté d'Aubette, la rue est comme fleurie d'une mousse de revendeurs espagnols avec des éventaires d'oranges, de bananes, de grosses têtes d'ail liées en rosaire de pèlerin, toute une joaillerie de couffes d'oignons. De ce côté-là *A la Citerne*, de ce côté-là l'église de Saint-Sauveur agenouillée la bouche dans la poussière. De ce côté-là, les ruelles de « dessous les cloches » et le boyau couvert du « Contrôle », ancienne porte de ghetto. Du côté du couchant les magasins à devanture, les bazars, les rues nobles, sauf cette invraisemblable rue Torte, qui se tord et se détord, coupée du boulevard des Lices, pour aller finir rue Sans-Nom dans le plein vent des champs.

La Grand'Rue, comme une source en un bassin, entre dans la verdure de « La Place ». Beau rectangle d'ombre et de feuillages. « La Place » est caressée par ses hauts platanes. Elle dort cinq jours sur six. Le sixième jour, une poissonnière vient, déplie les pieds de son

éventaire, installe la planche, tapote un matelas de fucus et d'algues humides, étale à pleines mains les rascasses, les billots de thon, les grappes de moules, le gravier des clovisses, les sardines, les capelans, les baudroies et la fleur morte des poulpes. Les pans de sa robe sont relevés en basquine sur ses hanches; les mains à la taille, elle avale une bonne goulée d'air, puis elle se met à chanter en litanie tous les noms de ses poissons.

De là, par trois ressauts obscurs, la Grand'Rue, devenue rue des Marchands, traverse le quartier Soubeyran et débouche par une porte truquée en dessus de pendule, juste devant les collines-corvettes.

~~La ville a un visage : la Place. Un visage la, juste au bord de cette route « Marseille-Le Pape », par Pamançon, le Mont-Genèvre, Courni et le Puy de Mont pomponné de peupliers.~~

~~Un visage s'écrit à l'usage des villes avec des cafés à grande glace, des restaurants, des bars~~

Il y a de petites places désertes où, dès que j'arrive, en plein été, au gros du soleil, Édipe, les yeux crevés, apparaît sur un seuil et se met à beugler. Il y a des ruelles, si je m'y promène tard, un soir de mai, dans l'odeur des lilas, j'y vois Véronne où la nourrice de Juliette traîne sa pantoufle. Et dans le faubourg de l'abattoir, à l'endroit où il n'y a rien qu'une palissade en planches, j'ai installé tous les paysages de Dostoievski...

Une agglomération à Taysan

« J'ai beau être né dans ce pays... »

De Pan à Shakespeare

Arder à travers ses barrières de cyprès pour voir sur un mont rapproché les collines, puis les montagnes. Le Château des Papes n'est pas un palais de tout repos. Les vieux romains du Comtat présentaient la force à la beauté. Ce n'est pas ici qu'on trouvera des larges façades, les nombreuses fenêtres, mais des murs solides, des murtrières, des tours de guet.

Malgré les territoires, maintenant potagers, de la grande plaine au confluent du Rhône et de la Durance, la Provence est un pays maigre. Quand on vient du Dauphiné et qu'on entre par Sisteron, tout de suite après le rocher de la Citadelle, on trouve la civilisation de la terrasse. La vallée est étroite; toute la terre arable est sur le coteau; il faut la maintenir en place par de petits murs de pierre sèche: de là, des habitudes, c'est-à-dire une seconde nature. On ne construit pas de fermes, le paysan reste dans le village ou dans la bourgade. De petites villes comme Manosque sont à la vérité des agglomérations de paysans. Les rues derrière l'église Notre-Dame circulent entre des fermes collées les unes contre les autres. Chaque maison ouvre sur la rue par une porte charretière qui donne accès à une cour intérieure. Dans chacune de ces cours était planté un mûrier. On les a coupés, depuis, mais je les ai vus en pleine prospérité. Autour de la cour, sur un côté, l'étable pour cinq à six brebis, un âne, une chèvre ou deux; sur un autre côté, l'écurie pour le cheval généralement appelé Bijou; le mulet, généralement appelé Tistou, c'est-à-dire Baptiste, ou la mule dénommée Coquette; sur le troisième côté, la maison d'habitation. Toutes les fenêtres donnaient sur la cour. À parcourir ces rues, placées sans ironie sous le vocable de Jean-Jacques Rousseau, Danton, Marat, Kléber et Diderot, on a l'impression d'être en Judée ou en Barbarie. Pour moi, à l'époque de ma jeunesse, j'y voyais Argos. Tous les jours, à la tombée de la nuit, les troupeaux rentraient des collines, buvaient aux grandes fontaines devant les portes de la ville, entraient dans les rues où les épiciers s'empressaient de garer les étalages de légumes verts, et s'en allaient dormir chez Jean-Jacques, Danton, Marat, Kléber et

Diderot. Les charrettes montaient en longues files de la vallée, chargées de foin, de blé, de pommes de terre, de choux ou de tomates, selon la saison. Depuis, ces petites villes se sont crues plus grandes filles qu'elles n'étaient. Elles se sont laissé dire qu'il n'y a pas de troupeaux dans les rues de Paris. Les rescapés de 14 ont entendu prononcer le mot « moderne ». On a décidé que le fumier de cheval dégageait des « miasmes » pendant dix ans on s'est servi des « miasmes » pour couper les mûriers et installer des garages à pompes dans les cours de ces fermes citadines.

Les coutumes sont restées les mêmes toutefois dans les villages de 500 à 1 000 habitants et naturellement dans les hameaux. Mais la civilisation de la terrasse, au lieu de se fonder sur la famille, s'appuie sur le célibat. Il faut aller jusqu'aux abords de la mer pour trouver, malgré les petits murs de pierre, l'argent nécessaire au mariage. Dans l'intérieur des terres, les champs étagés sur les flancs des collines sont des jardins et des vergers plutôt que de véritables champs. Ce n'est pas là qu'il faut venir chercher des sillons d'un kilomètre de long. Mais, si on a envie d'un homme bleu capable de faire la conversation, et qui, par surcroît, vous donnera des figues, c'est là qu'il faut venir. Malgré sa maison au village, il s'est généralement installé dans une baraque, une cahute à l'abri du vent et c'est là qu'il passe le plus clair de son temps. Quelquefois il chasse; d'autres fois il n'est pas chasseur mais observateur des oiseaux, des nuages et des vents. Il prédit le temps sans aucune certitude, mais avec de jolis mots et les gestes d'un vieux théâtre traditionnel. Il est son maître. Si la nuit s'annonce belle, il peut fort bien décider qu'il ne rentre pas « en bas », qu'il va coucher ici, « en haut », sur un lit de genêt toujours préparé pour l'occasion. Il est amateur de siestes. Il passe pour paresseux. En réalité il défriche à la bêche autant de terre qu'un homme peut en défricher « sans se rendre esclave ». C'est un admirable savant en « mesure humaine ». Il n'est le jouet d'aucun dieu. Il paraît ne penser à rien. Mais il construit des murs où les pierres sont choisies pour leur solidité, mais aussi pour leur couleur et pour leurs formes,

Cette fontaine de transhumance est sur le bord de la ville, hors des murs. Elle émerge d'un antre sombre et elle appuie au ras de l'ombre son muflle épais à trois canons. Elle

vomit sans grâce une eau plus transparente que du verre et si fraîche qu'elle tue les mousses et ces petits insectes chevaucheurs d'ondes à longues pattes qu'on appelle ici des tisserands. La pierre de son bassin est donc nue, la vie de la pierre résiste seule à la glaciale morsure de l'eau. Mais ses canons sont entourés, malgré tout, d'une mousse sèche attirée et brûlée par l'eau comme les papillons par une lampe.

Tout cet arrière-train de fontaine qui est dans l'ombre forme lavoir. Les femmes viennent là avec des caisses, s'agenouillent dans la paille et se mettent à pétrir leur pâte de linge. Mais elles ont vite froid, elles sortent alors au soleil et, bras nus, elles jouent à la balle. Elles ont fait un jeu de paume avec le mur d'une écurie et la chose ne chôme guère. Une vient toute ruisselante, jette la balle à main gourde; celle-là s'en va réchauffée et retourne à fouler les draps. Puis une quitte la partie et s'en va à pleine course surveiller son dîner qui est sur le feu. C'est une telle joie de

jeunes filles que les enfants qui regardent ça en deviennent graves et on vient plus volontiers laver à cette fontaine qu'à d'autres d'eau souple.

Aussi bien, tout cela se passe dans ce quartier d'Aubette, cette porte par laquelle l'aube entre dans la ville. Tout le quartier se ressent de cette visite matinale : les vieilles gens n'y sont pas des vieilles ; à l'époque des lilas les aïeules fleurissent leurs pauvres poitrines autant que les jeunes à seins durs. Les filles, sans calcul, montrent des chairs aimables, ont, pour le désir des hommes, des indulgences généreuses et conservent toute leur vie ce beau regard courageux et naïf des petits enfants. On va dans la rue en socques et en patins. Les pieds sont nus : des pieds fraîchement sortis de la bible, avec les doigts bien écartés, l'assise large et le talon en poupe de voilier. Tenez, à peine un mois, dans la ruelle de la Brasserie, il y avait, dans la boue durcie, l'empreinte de pas d'une femme. Deux empreintes seulement, très nettes ; ensuite plus de traces, à partir de

là ; la femme s'était peut-être envolée. C'était, dans la ruelle déserte, comme deux fleurs, à peine un rond comme vingt sous pour la place du talon, un trou pour la paume, puis le dessin de tous les doigts et les cinq accents des griffes. Une belle foulée de bête saine, souple et cruelle. Je me suis penché là-dessus ; j'avais envie de revenir à la nuit pour découper tout autour la terre avec mon couteau et emporter la motte.

Si on va en socques... cette fille est venue au seuil, elle a croisé haut ses jambes, et, avec sa houpette, elle se poudre les talons. Oui, la poudre de riz, parce que c'est seulement ça qu'on voit quand on est bousculé par le sillage d'une belle-fille.

La socque haute donne ce déhanchement vélicole du vaisseau qui va bon vent, et ça fait bomber les seins, et le mieux qu'on est pour marcher c'est mains aux hanches ; et l'on sent bouger tout son corps entre ses mains comme le tronc d'un mât. Le patin de raphia est plat et juste assez élastique pour laisser

Aubette

2

au pied l'appétit de la marche. C'est bon pour aller loin et porter tous les fardeaux de la femme : la brassée de foin, la corbeille à linge, l'enfant à naître.

Oui, ce quartier d'Aubette, on sent bien qu'il reçoit la première flèche de l'aube. Elle vient taper toujours à la même place, dans un mur où, peu à peu, elle a fait un trou. J'ai remarqué ça depuis que Tistou de Valgasse m'a parlé de cette vallée de l'Asse fendue par les raies de l'aube. De là, la flèche... A y bien réfléchi, c'est moins une flèche qu'une herbe; on dit flèche parce que ça vole droit et juste, mais si vous avez essayé une fois de lancer devant vous une longue tige d'avoine vous savez que cette herbe empennée de ses graines vole aussi droite et juste. Eh bien, c'est ça : ce que jette l'aube, c'est une herbe, une herbe longue et dure; ce premier rais en a la verdeur et le parfum.

De là, donc, l'herbe verte rebondit, ses graines volent dans les fenêtres, pètent aux vitres; il y a dans tout le ciel un vol de duvet

et c'est soudain tout blond. Et c'est vert, et c'est blond dans les yeux de tous ceux et de toutes celles qui vivent en Aubette. Ainsi commence la journée, et vous ne voulez pas être toujours jeune, comprendre l'amour, savoir jouer à la balle à cinquante ans?

J'ai vu beaucoup de chambres dans ce quartier d'Aubette. Elles sont toutes pareilles : un pot de basilic sur la fenêtre et, à la fenêtre en dehors, la cordelle pour étendre le maillon du petit ou la serviette de toilette; une armoire : sur le marbre de l'armoire la pendule sous un globe; trois, quatre corsages de coton étalés sur des chaises : trois, quatre, cinq, on ne sait pas avec ces couleurs en couteau, et il faut qu'ils soient étalés parce que celui-là fait bien pour l'instant, mais tout à l'heure il faudra peut-être changer, en se fiant soit à la couleur du jour, soit à la couleur de la pensée.

~~Mais, tout d'un coup, un beau jour qu'à la réflexion ces chambres m'apparaissent toutes à la fois, j'ai vu : les lits sont tous couchés dans~~

AUBETTE

Suite 3

avoir des moulins modernes, des coopératives, construites sur un socle d'architecture de la planète Mars, des laboratoires à vastitas, des monstruosités. Je connais des communes qui se sont endettées pour cent ans à seule fin de construire une coopérative oléicole encore plus monstrueuse que celle du voisin. Avec ce procédé, il n'est plus question de cru. L'huile est la même pour tous et, pour qu'elle puisse plaire à tous, on lui donne (à grands renforts de procédés chimiques) un goût constant, c'est-à-dire un goût médiocre.

J'ai été habitué pendant toute ma jeunesse à considérer que le travail de l'huile exigeait de la force, de la patience et de l'art. C'était l'époque où comparer l'huile de maison à maison était la grosse affaire de tout le trimestre, jusqu'à mars. On mettait trois gouttes d'huile sur une mie de pain et on dégustait. Après, on discutait. Quand mes olives sont en sacs, pour moi, hélas, tout est fini, mais à cette époque-là, tout commençait.

Nous gardions à la maison un oncle de ma mère : l'oncle Ugène. C'était un vieux paysan. Il était sourd, ce qui lui donnait un air ravi. Au contraire des autres sourds, il n'était pas triste, mais tout le temps en train de sourire très finement. Cela venait de ce qu'il appréciait beaucoup la surdité, disait-il. En effet, le frère avec lequel il avait habité jusque-là jouait du violon (un seul morceau de musique : la mazurka appelée *La Tzarine* qu'il accompagnait en tapant fortement du pied sur le plancher). L'oncle Ugène était, chez nous, commis à l'olive et à l'huile. En réalité il s'était « bombardé » lui-même à ces fonctions dès son entrée dans notre maison. Il avait également apporté en entrant chez nous, outre cette volonté manifeste, les petits meubles de son ménage de célibataire et, en particulier, la table Henri II sur laquelle je suis en train d'écrire maintenant.

J'aimais beaucoup l'oncle Ugène qui était doux et souriait, et surtout parce qu'il exerçait sa fonction d'*olivier général* comme un sacerdoce, avec tout un cérémonial et des gestes sacrés. Quand les olives étaient en sacs, l'oncle Ugène allait s'habiller.

Il mettait sa grosse veste de velours et sa pèlerine, son cache-nez et ses souliers à clous. Il demandait une chaise. On lui en donnait une. Il décrochait sa musette. Il y fourrait un pain. Ma mère ajoutait du fromage, du saucisson, du chocolat, un reste d'omelette, un litre de vin. L'oncle Ugène qui avait en tout de la méthode attendait le litre de vin pour dire : « Et pour eux, qu'est-ce que tu me donnes, Pauline? » Pour eux, c'était invariablement un litre d'eau-de-vie qu'on appelait de la *blanche*. Ainsi lesté, sa musette en bandoulière, l'oncle Ugène attendait les hommes du moulin. Ils arrivaient avec leur charretton à bras, chargeaient les sacs et partaient, suivis de l'oncle Ugène tout harnaché et qui portait sa chaise, car ce n'était pas pour décrocher la musette qu'il l'avait demandée mais pour aller s'asseoir à côté de nos olives, au moulin.

Il n'y était pas seul. Il y avait l'assemblée des *oliviers généraux* de toutes les familles dont on faisait l'huile ce jour-là.

Le vieux moulin dont je parle était dans une impasse de la rue Torte. C'était le moulin Alic, du nom de la maison dans le sous-sol de laquelle il était installé. On y pénétrait par un plan incliné qui s'enfonçait sous des voûtes et d'où sortait lentement une épaisse vapeur blanche. L'odeur de l'huile fruitée est si agréable au goût des gens de ma région que je ne peux guère donner une idée de l'odeur qui sortait de cet Hadès. Elle m'enchantait, à la lettre. C'était l'ambrosie des dieux. En réalité, pour tout autre que nous, c'est une odeur sauvage et qui affole les chevaux comme l'odeur des champs de bataille (ceci est une image qui me vient de mon grand-père, le zouave, le frère de l'oncle Ugène, pas le joueur de violon. Ils étaient trois frères).

Ces caves profondes où l'on broyait l'olive étaient éclairées avec des déchetts d'huile. Comme il n'en manquait pas il y avait des quinquets partout. On se mettait ainsi sous terre pour ne rien perdre de la chaleur qu'il faut pour extraire l'huile du fruit. Je dois démesurer l'endroit dans mon souvenir. J'ai l'impression que ces caves étaient immenses. Au fond flambait un brasier sous un énorme cuveau. Il y avait l'odeur dont j'ai parlé tout à

l'heure, sauvage et assez horrible, c'est-à-dire capable d'inspirer l'horreur (d'ailleurs plus morale que physique) mais ici elle était animale. À l'âge où je faisais ma pâteure des tragiques grecs, je pensais chaque fois à l'odeur qui devait emplir les dernières salles du labyrinthe, juste avant d'arriver à l'étable du Minotaure. Cela provenait des chevaux qui se remplaçaient à tourner la meule et dont on n'avait pas le temps de sortir le croûton. Cette meule tournait dans une auge où l'on versait les sacs d'olives. La pierre ronde, énorme bloc de presque deux mètres de haut et large de cinquante centimètres, roulait lentement au pas du cheval, toute ruisselante de jus marron et noir.

Dans cette chaleur d'étuve, les hommes étaient nus jusqu'à la taille et même parfois jusqu'aux pieds, avec un simple caleçon de bain, sauf, bien entendu, l'assemblée des *oliviers généraux*. Ceux-là gardaient la veste. Assis en rang, la canne entre les jambes, les deux mains appuyées sur le bec-de-corbin, ils présidaient et nul ne pouvait voir leurs yeux sous leurs grands cheveux noirs. (Cette image me vient de mon père qui, souvent, avant de m'envoyer vers l'oncle Ugène au moulin, me récitait des passages de *La Légende des siècles*.)

On remplissait à la pelle de bois les couffes de sparterie semblables à des bérêts d'un mètre de diamètre avec la pulpe ruisselante dans laquelle la meule tournait. Ces bérêts étaient emplis les uns sur les autres sous le plateau de la presse. Il y avait cinq ou six de ces presses. Huit hommes nus armés de longues barres de bois plantaient ces barres dans les trous du moyeu et, tirant de toutes leurs forces, exprimaient l'huile. Leur effort était rythmé par des chants. On louait parfois, pour faire de la musique, un petit ramoneur avec sa serinette. On chantait la chanson du cœur volant ou celle du pou et de l'araignée sur l'air de la complainte de Fualdès, mais pas à tue-tête, à voix presque basse, comme il convient à une chanson de travail qui économise l'effort.

Déjà, l'huile était comme de l'or. Chaque fois que l'équipe bandait ses reins, tirait sur la barre, toute la presse s'illuminait d'huile comme si on avait allumé une grosse lampe dans les

couffes de sparterie. Elle glissait dans des canalisations de bois jusqu'à la grande cuve d'eau fumante que chauffait le brasier. Là, elle s'y dépolluait, elle y perdait ses humeurs. Quatre hommes, exactement comme des diables et qui paraissaient même être en métal luisant tant ils étaient barbouillés d'huile, armés de grandes louches, *cueillaient* la « vierge » qui était montée à la surface de l'eau.

Jusqu'ici, on ne voit pas bien l'utilité des *oliviers généraux*. À force de presser les grands bérêts remplis de pulpe, ils étaient aplatis comme des galettes. De ces résidus de noyaux, les coups de reins des huit barreaux ne faisaient plus sortir que des gouttes. Quand on n'était pas là pour surveiller, dès que la galette était dure, ils s'arrêtaient. Si on était là, mais sans malice, ils donnaient pour la galerie, trois ou quatre coups en geignant profondément, comme s'ils fournissaient toute la force de leur corps et ils s'arrêtaient. Mais si on était là, comme un véritable olivier général, alors, on sortait la bouteille de « blanche ». On venait leur dire : « Allez-y encore un peu. Tenez, buvez un coup. » On restait là pour regarder si vraiment ils y allaient bon cœur bon argent. On leur faisait miroiter une étrenne. On leur payait encore un coup. De coup en coup, les bérêts finissaient par suer un ou deux litres de plus. La grande affaire était de ne plus insister au bon moment, sinon on passait pour un avare, on faisait douter de l'étrenne promise et désormais on avait plus de comédie que d'huile. Il fallait penser aussi que le meunier avait droit aux déchets et qu'on devait se garder comme la peste de trop vouloir lui appauvrir son profit. Il ne le perdait pas de l'œil.

L'oncle Ugène était un surveillant excellent. Comme il était sourd, on ne pouvait lui faire entendre raison qu'en lui prouvant *de visu* qu'on était arrivé au bout du rouleau. Il fallait donc donner de véritables coups de reins. Il le savait et il avait dans le gousset de son gilet huit pièces de vingt sous qu'*au bon moment* il distribuait avec de petites mines de chat. Il était très apprécié.

Or, dans l'autre gousset du gilet de l'oncle Ugène, il y avait